

Nouveau western

My Sweet Pepper Land d'Hiner Saleem, Kurdistan–France–Allemagne, 2013, 95 min

Marie-Hélène Mello

Volume 32, numéro 3, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mello, M.-H. (2014). Compte rendu de [Nouveau western / *My Sweet Pepper Land* d'Hiner Saleem, Kurdistan–France–Allemagne, 2013, 95 min]. *Ciné-Bulles*, 32(3), 32–33.



Nouveau western

MARIE-HÉLÈNE MELLO

Brillante tragicomédie sur les paradoxes du Kurdistan après la chute du régime de Saddam Hussein, le dernier film d'Hiner Saleem joue allègrement avec les codes du western pour broser le portrait du chaos qui règne à Qamarian, un petit village à la frontière de l'Irak, de l'Iran et de la Turquie. Si le précédent film du réalisateur montrait l'arrivée d'un Kurde à Paris, cette fois il s'agit plutôt d'un homme de la ville, ancien combattant pour l'indépendance, qui débarque en région éloignée pour y rétablir l'ordre.

Dès les premières minutes de **My Sweet Pepper Land** s'installe un délicieux humour noir, qui permet à Saleem d'alléger les situations graves. De cette manière, il insuffle aussi une bonne dose de critiques à l'égard de la politique et des mœurs de son pays natal, mais toujours

avec tendresse. Cette scène initiale se déroule sur la base militaire de Baran (Korkmaz Arslan), aux premières loges d'une pendaison bâclée — déclarée « illégale », car la corde se décroche avant d'accomplir sa mission — puis la caméra s'éloigne pour montrer que le condamné est suspendu à... un panier de basket-ball. D'emblée, le réalisateur rend hommage à Leone en présentant tour à tour le visage de ses personnages masculins en gros plan, le regard dur malgré l'absurdité de la situation, puis de vastes paysages surexposés. Et cette magnifique mise en scène se conclut par des excréments d'oiseau qui tombent du ciel. Signe des dieux? Pour Baran, c'en est trop : il démissionne et retourne dans sa ville natale.

Lorsque Baran rentre chez sa mère, il est loin de se douter qu'elle est prête à

tout pour le marier, qu'il le veuille ou non. Chaque matin, une nouvelle « candidate » l'attend dans le jardin, pour le rencontrer. Très humoristiques, ces rencontres inconfortables sont porteuses d'une remise en question des mariages arrangés, une réflexion essentielle qui traverse le film. Ce propos trouve aussi son écho dans la destinée de l'autre personnage majeur : Govend (Golshifteh Farahani), une jeune femme également confrontée au désir de sa famille de la marier, projet qu'elle ose refuser catégoriquement. Héroïne moderne, Govend préfère — et de loin — aller enseigner dans un bled perdu, en l'occurrence Qamarian, plutôt que de s'unir à Tagyaddin, un homme qu'elle juge ridicule.

Mises en parallèle, les scènes où Baran et Govend font face à leur famille respective exposent toutefois une




différence capitale: au Kurdistan, la femme est loin d'avoir la même liberté que l'homme. Durant un conseil familial 100 % masculin, entourée de ses nombreux frères, Govend paraît subir un procès. Si tous débattent de quelle destinée lui « permettre », elle parvient néanmoins à convaincre son père de la laisser partir, et ce, en dépit des dangers pour l'honneur familial que présente son projet d'indépendance.

Le refus du mariage forcé pousse Baran à retourner sur les lieux de sa démission pour être réembauché et se voir confier une tâche quasi impossible en région lointaine: une sorte de « Far West » kurde qu'il doit, avec son fidèle acolyte Reber (Suat Usta), parcourir à cheval. En véritable shérif sans peur, Baran est, dès son arrivée, confronté à divers obstacles: d'abord à un manque criant d'infrastructures de base, puis au riche Aziz Aga, qui règne sur tous les types de trafic dans le secteur, aux nombreux hors-la-loi qui lui obéissent et à l'absence totale de présence policière pour incarner la loi. Exempt de démocratie, cet endroit isolé, presque vierge de « progrès », où tout est à faire, sera le théâtre d'un nouveau western à la **The Birth of a Nation** et, surtout, un foisonnant terrain de jeu pour le cinéaste.

De façon un peu convenue, certes, les chemins de Baran et Govend s'uniront pour produire une histoire d'amour plutôt prévisible: ils sont, après tout, les deux seuls étrangers du village, des libres penseurs qui préfèrent la modernité à la tradition et qui sont prêts à tout pour défendre leurs idéaux. Le policier est aussi le seul à considérer Govend comme une égale. En complices courageux, ils incarneront en quelque sorte le progrès et le nouveau Kurdistan: elle, le pouvoir de l'éducation, lui, le maintien de l'ordre et la lutte contre la corruption. Mais leur complicité timide et pudique, tissée de lourds silences et d'affection sous-entendue, sera une grande source de controverse et une façon très intéressante de soulever des questions importantes sur l'honneur et le sens moral.

Les oppositions et paradoxes entre la tradition coranique et la modernité sont partout dans **My Sweet Pepper Land**; jusque dans la musique, toujours très (parfois trop) mise en relief. Si des mélodies traditionnelles kurdes accompagnent la plupart des passages du film où les habitants du village s'opposent à Baran ou à Govend, ce sont plutôt des airs d'Elvis Presley ou de blues américain qui suivent le shérif dans ses pérégrinations. Le recours à des mélodies occidentales

lors de plans panoramiques qui exposent toute la splendeur (et la désolation) des paysages montagneux de cette zone frontalière provoque un choc assez singulier, même si le procédé est surexploité. L'état psychologique de Govend passe lui aussi par la musique, soit par le *hang*, un joli instrument suisse moderne dont elle aime jouer dans ses périodes de solitude. Ces petits moments plus intimistes, dans un long métrage qui en contient peu, apportent poésie et douceur. C'est un peu comme si le réalisateur laissait entrevoir des bribes de vulnérabilité, assez bienvenues dans un monde très dur où règne la « loi de l'homme », mais tout de même rempli de promesses. 



Kurdistan-France-Allemagne / 2013 / 95 min

REAL. Hiner Saleem **SCÉN.** Antoine Lacomblez et Hiner Saleem **IMAGE** Pascal Auffray **MONT.** Sophie Reine, Clémence Samson et Juliette Haubois **PROD.** Marc Bordure et Robert Guediguian **INT.** Golshifteh Farahani, Korkmaz Arslan, Suat Usta, Mir Murad Bedirxan **DIST.** FunFilm